

par Richard Cannavo

Homme de cœur

Pionnier de la médecine moderne, le professeur Cabrol poursuit, à 85 ans, le combat de son existence : celui de la vie contre la mort.

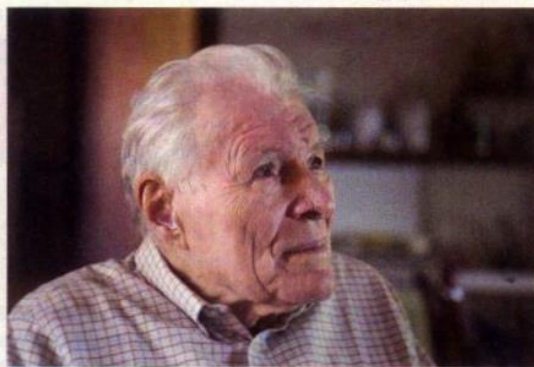
C'était le 24 avril 1968, une journée qui a marqué l'histoire bien davantage que les « événements » qui allaient bientôt enflammer la planète : dans son service de cardiologie de la Pitié-Salpêtrière, Christian Cabrol et son équipe réalisaient la première greffe du cœur en Europe. Ce matin-là, le chirurgien eut la prescience qu'il allait accomplir « un acte historique ». « Pour le grand public, c'était un miracle : changer le cœur apparaissait comme extraordinaire. » Le greffé ne survivra pas longtemps, mais « ce que nous n'avions pas prévu, c'est que notre tentative allait en inspirer beaucoup d'autres ». Ce jour-là, en effet, la cardiologie basculait dans une ère nouvelle.

La vie du professeur Cabrol avait basculé, elle, à l'issue de ses études de médecine, lorsque son patron l'avait orienté vers la chirurgie cardiaque, alors à ses balbutiements. L'enfant de Chézy-sur-Marne, le fils d'agriculteurs, devenu une sommité mondiale, avait opté pour la médecine par amour pour son grand-père Emile, le médecin du village. Son grand-père qui lui conseilla la chirurgie, « parce que la médecine que tu me vois pratiquer va disparaître ». Sa grande chance sera d'aller compléter sa formation aux Etats-Unis. Retour à l'hôpital de Minneapolis. Un demi-siècle a passé et, bien sûr, il ne reconnaît rien, mais, dès l'entrée, il tombe en arrêt devant la machine – à base

de pompes à traire les vaches ! – sur laquelle il travaillait avec ses maîtres, le professeur Lillehei et Norman Shumway, « un homme qui a ouvert tout un pan de la médecine ». Il se souvient combien les idées fusaient dans l'équipe, comment de nouvelles techniques naissaient chaque jour : « C'était fabuleux, pour un jeune chirurgien, de pouvoir se dire : voilà un champ d'investigation qui s'ouvre, et c'est nous qui sommes en charge de cette révolution. » Plus loin sont apposés, sur un mur, les portraits de ces pionniers. Il est surpris d'y figurer au milieu de ses pairs, se fige : « On se souvient de moi, ici ! C'est comme ça qu'on reste dans la mémoire des gens : on a laissé une petite trace quelque part... »

A Stanford, il côtoie aussi le Sud-Africain Chris Barnard, qui réalisera la première greffe du cœur de l'histoire, le 3 décembre 1967, prenant tout le monde de vitesse : « Nous étions tous prêts mais nous avons été surpris par Barnard, qui ne s'était pas embarrassé de scrupules. Il a eu l'audace. C'est vrai qu'il a profité des travaux de Shumway et qu'il n'en a jamais parlé... » Reconnu, honoré, Christian Cabrol n'hésite pas, lui, à rendre hommage à ses maîtres. « Evidemment, les échecs ont refroidi tout le monde : il n'y avait pratiquement pas de survivants. Nous n'avions pas connu cela avec la chirurgie

à cœur ouvert. » C'est la découverte de la ciclosporine, en 1980, qui va tout changer : « Ce fut une transformation extraordinaire : d'un seul coup, nos malades ne mouraient plus. » C'est avec simplicité et un brin de nostalgie que Christian Cabrol raconte cette prodigieuse aventure. A Stanford comme à la Pitié-Salpêtrière, ce géant un peu voûté arpente les couloirs de ce qui fut son monde, ce monde de l'absolu qui ne supporte pas la médiocrité. Emmerveillé par la technologie moderne, il se souvient des premières valves artificielles, des premiers pontages, des « bidouillages » de cette époque bouillonnante où les malades du cœur pouvaient enfin « commencer à espérer ».



Richard Kalvert/Magnum Photos

“ J’ai toujours pensé qu’on ne pouvait pas soigner quelqu’un, et a fortiori l’opérer, sans l’aimer. ”

Il y a comme de l'étonnement en lui, une sorte de timidité un peu gauche aussi, qui le rend attachant. Et cette flamme de la passion qui le fait si vivant : à 85 ans, cet homme qui a passé sa vie comme au confessionnal, auprès d'individus désarmés, mis à nu, garde la curiosité d'un débutant. Une vie tout entière au contact de la souffrance humaine, mais aussi de sa grandeur. « La proximité avec les greffés, après l'opération, c'est une récompense prodigieuse, un moment d'émotion considérable », dit-il dans ce film passionnant d'Antoine Baldassari où on le sent souvent au bord des larmes. *J'ai toujours pensé qu'on ne pouvait pas soigner quelqu'un, et a fortiori*

l'opérer, sans l'aimer. En dehors des gestes techniques, de la compétence, il faut tellement d'attention, j'oserais dire de tendresse, pour la personne qu'on opère ! »

En 1982, il effectuera encore la deuxième greffe cœur-poumon au monde, puis, en 1986, la première implantation d'un cœur artificiel. Après une longue bataille, il parviendra, enfin, à créer l'Institut du Cœur, dans le périmètre de la Pitié-Salpêtrière, cet hôpital qu'il n'aura finalement jamais quitté. Aujourd'hui, cet homme de cœur poursuit son inlassable combat, celui de la vie contre la mort, en soutenant la cause du don d'organe : « 13 000 personnes sont en attente d'une greffe, dont certaines vont mourir, alors qu'on a tout pour les sauver ! » Et de conclure, songeur : « J'ai eu la chance de me trouver à un moment charnière de ma discipline, en compagnie des pionniers de cette aventure des greffes. Appelons ça comme on voudra, le hasard, un miracle, la providence. Ce qui signifierait que, finalement, chacun d'entre nous a quelque chose à faire de sa vie, et que toute vie humaine est extraordinaire, et utile. » ■ R. C.

« Collection Empreintes » : « Christian Cabrol, un cœur pour vivre », d'Antoine Baldassari, vendredi, à 20h35, sur France 5.

rcannavo@nouvelobs.com